

L'homme libre

Poète, romancier et peintre, Claude Margat est surtout une sorte de philosophe artiste qui trouve dans la sagesse chinoise la voie vers l'harmonie cosmologique. Puisque la paix avec la société des hommes n'est pas possible...

L'homme a l'œil vif, un brin coquin, et le corps taillé par la marche. Sa voix grave porte loin dans l'espace. Au moment de le rencontrer pour la première fois, le lecteur de Claude Margat s'attend à découvrir un ermite, pour ne pas dire un sauvage. Un homme reclus dans sa pensée et son refus des compromissions sociales et même (à en croire *L'Homme qui marchait avec moi*) amoureuses. Un homme droit quand l'époque tout entière insiste pour qu'on se couche. Mais notre interlocuteur surprend : affable, courtois jusqu'à faire de la courtoisie un art, fraternel aussitôt qu'une poignée de main a été échangée, Claude Margat est le compagnon idéal. La bonne chère ne le laisse pas indifférent, du moment qu'on la partage avec sincérité. La discussion le mobilise du moment qu'elle n'est pas futile. Sa présence à l'autre est entière.

S'il n'a pas renié l'anarchisme de ses jeunes années, ce Rochefortais (il est né en Charente-Maritime en 1945 et y vit toujours) a trouvé après des études de philosophie et de musique, une réponse à son mal-être. C'est la philosophie chinoise qu'il découvre à 25 ans en lisant Lao-Tseu qui va le conduire à la peinture et la calligraphie, mais surtout à une philosophie de vie qui fait aujourd'hui de lui une sorte de mystique laïque dont la pensée affleure les pages de ses livres.

Grand lecteur de Michaux, notre hôte a quelque temps exploré la connaissance par les gouffres. L'époque s'y prêtait, il est vrai, et beaucoup alors se sont brûlés les ailes et le cerveau à trop fréquenter les drogues. De ces expériences limites, Claude Margat ne fait pas l'apologie même s'il évoque cette période dans le livre qui vient de paraître. Ce « roman », qui fait le récit de quarante ans d'une étrange amitié, prend des allures de mémoires, mais où le récit autobiographique prendrait moins de place que la description d'une plume d'oiseau. C'est peu de dire que sur ce registre, l'écrivain pratique l'art de la litote ou celui de la parabole. Ainsi, quand à l'ami hospitalisé, le narrateur apporte un livre sur un peintre chinois, il faut (ou pas, après tout) que le lecteur sache la place prise par la Chine dans la vie de l'auteur. La découverte de Lao-Tseu va donner lieu à une rencontre et une amitié avec François Cheng qui va l'aider à approfondir sa connaissance de la philosophie et de l'art chinois. Envoyé en mission en Chine par le ministère des Affaires étrangères, Claude Margat rencontre deux grands calligraphes : Qin Zhu Yi et Li Shou Ping. Il ap-

prend leur technique et suit désormais la voie du « peintre-lettré ». Le pinceau est tenu à la verticale de la page, le corps rejoint l'esprit pour voir et sentir la nature que l'artiste peint. Ses amis libertaires vont lui permettre de réaliser sa première exposition, d'autres suivront et aujourd'hui Claude Margat est un peintre reconnu, dont les encre de Chine expriment, physiquement, la relation que l'homme entretient avec la nature.

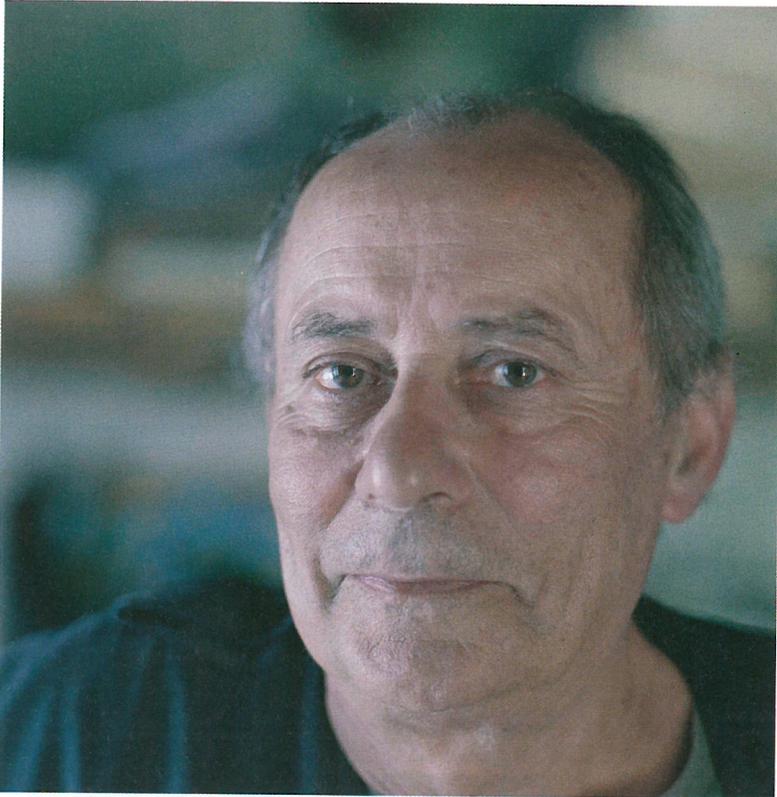
Dans le même temps qu'il peint, Margat publie des livres (poèmes, essais sur la peinture, nouvelles, romans, dialogues) avec la complicité et l'amitié de Bernard Noël qui voit en lui « *l'homme libre* ». On ne saurait dire mieux.

Homme libre, mais romancier rare : son précédent roman, *Le Monte-Charge* (éditions Écriture) est paru, il y a douze ans. La parution de *L'Homme qui marchait avec moi* est donc un événement.

« Le silence de la chose produite reste à mes yeux la source de la vie ».

Claude Margat, votre nouveau livre porte la mention « roman », mais on a très vite le sentiment que ce qui y est raconté provient du matériau biographique. Quelle part la fiction prend-elle dans ce livre ?

Sentiment parfaitement justifié. Tout ce qui est raconté dans ce livre a été réellement vécu par les protagonistes. La distanciation nécessaire pour que le lecteur puisse s'approprier le texte résulte du regard que j'ai choisi d'adopter au moment de mettre un terme à mon travail de deuil. Ce livre qui a l'allure d'un roman n'en est pas un à proprement parler. Il est d'ailleurs pour premier titre : *Démolition*, un titre qui, en effet, en disait peut-être déjà trop. L'homme dont il est question dans ces pages fut mon ami pendant plus de quarante ans. Autant dire que je le connaissais bien. Après son décès, je me suis juré de faire quelque chose pour sa vérité. Une première image m'est revenue et le reste a suivi. J'ai tout de suite su que je n'évoquerais que l'essentiel : le fonctionnement diabolique de la machine qui a fini par avoir raison de sa vie. Dans certaines régions du globe, il aurait été purement et simplement assassiné à cause de ses idées et de son comportement libertaire. Mais les systèmes d'oppression des pays « civilisés » sont plus pervers parce qu'ils agissent insidieusement par le biais de névroses que les individus développent à son contact. L'élimination stratégique d'un individu possède son propre rythme. C'est ce rythme qui dans ses différentes déclinaisons marque les étapes de la destruction. Aucune fiction par conséquent dans ce livre. Tout est absolument vrai et



DR

peut donc être considéré autant comme un témoignage que comme une fiction.

Un livre à la mémoire d'un ami qui s'ajoute à, entre autres, un livre de dialogue avec Jean-Luc Parant, des nouvelles ou poèmes publiés dans la compagnie de quelques peintres, un compagnonnage éditorial avec Bernard Noël. Avez-vous besoin d'un interlocuteur pour vous engager dans l'écriture d'un livre ?

Au quotidien, je suis plutôt un solitaire. J'ai besoin de beaucoup d'espace autour de moi. Sans cette sensation d'espace, je deviens vite impraticable. Et pourtant, il n'y a rien que j'aime autant que le partage du présent, surtout bien sûr lorsque celui-ci est de qualité. La qualité du présent est créatrice d'espace. J'ai même envie de dire que la qualité du présent fait fleurir l'espace. On n'atteint que rarement cette qualité tout seul, ou une fois sans doute que le dialogue avec le monde est devenu exclusif. Je vis comme un moine : lever cinq heures, lecture une heure, marche d'une heure le long des rives de la Charente, retour, calligraphie, peinture, notes sur les processus en rapport avec la création et ainsi chaque jour. Comme si le témoin attentif qui séjourne au fond de ma conscience guettait sans relâche la moindre mutation, la plus infime transformation. J'aime travailler avec des artistes de haut niveau comme Bernard Noël ou Jean-Luc Parant parce que la qualité de leur pensée, leur façon toute particulière d'entrer dans le présent matérialise une qualité incomparable de silence. Je pense que tout vient de ce silence-là. Rien ne vaut le partage du silence à l'instant même où il devient « parlant ». J'ai toujours envié les musiciens pour leur capacité à réaliser à plusieurs une chose unique : la musique. Lorsque j'entame un travail avec des écrivains ou des peintres, c'est cela que je recherche, l'expérience du silence. Même lorsque celui-ci se convertit en vacarme, le silence de la chose produite reste à mes yeux la source de la vie, ou si

vous préférez, le silence que produit la vie pour goûter son propre nectar. Il y a de l'écoute partout. Il y a de l'écoute au sein du moindre atome de matière et je ne connais rien de mieux que de partager cet épanouissement-là : l'exact contraire de l'arme qui aboie...

Comme souvent chez vous, la pensée compose le matériau principal du livre (ou l'un des principaux avec l'évocation, le récit d'événements). Pourquoi choisissez-vous la littérature (le roman) plutôt que l'essai philosophique pour faire entendre votre pensée ?

L'essai en tant que tel ne me convient pas. Ce que je pense, je le vis, et réciproquement. Je ne cherche jamais à tirer parti d'une expérience tant que la vie elle-même ne le commande pas. Je ne peux en résumé m'abstraire de la vie ou de la pensée pour en faire quelque chose d'autre, même si je sais que l'écriture a ses lois et qu'il faut s'y soumettre pour bien exposer sa pensée. Le premier acte de l'essai est l'abstraction. L'essai se place d'emblée sur un terrain qui se voudrait objectif. Je laisse ce soin aux universitaires

qui sont mieux formés que moi pour en tirer le meilleur parti possible. Le roman, le récit offrent un espace plus respirable et après tout, on peut y mettre la pensée qu'on veut, bien mieux du reste que dans l'essai puisque des personnages y évoluent, lesquels renvoient au présent tel qu'il se présente au quotidien. Les romans, les récits de ce type sont portés par des images qui peuvent renvoyer à l'imagerie personnelle du lecteur. L'essai, dans son fonctionnement même me paraît trop teinté de logique pour exprimer directement et de façon réaliste l'absurdité souvent cruelle de l'existence. En remettant mon défunt camarade sur les rails de son anéantissement, il m'a semblé lui rendre un peu de la vie qu'on lui avait volée.

L'Homme qui marchait avec moi n'est toutefois pas un éloge ou un hommage et l'ami, le professeur de dessin, n'apparaît pas toujours sous son meilleur profil. Le livre n'est-il pas alors un moyen pour vous de prolonger une conversation dialectique avec le défunt ?

Vous avez un peu plus que cent fois raison de souligner ce détail. J'aurais pu sans grand peine présenter l'homme sous un autre jour, et là, j'aurais fait œuvre de fiction. En fait, ce livre aurait supporté facilement deux cent cinquante ou trois cents pages car les métaphores poétiques liées à l'usage de l'espace étaient notre lot quotidien. Ce vécu-là, je le destine à un autre usage. Je suis en ce moment en train de travailler pour Colette Lambrichs (*directrice des éditions de La Différence, ndlr*) à un très gros ensemble où il sera enfin question de cet envol vers l'Un, un livre plein de réflexions et d'images sur... le sens du Sens. Mais pour en revenir à mon ami, vous avez raison de souligner la dureté du constat. Et le fait est qu'en amitié, on ne doit pas se montrer complaisant. La vérité l'exige. Et je place la vérité au-dessus de tout : « *Axis bold as love* » disait Jimi Hendrix : « *l'axe du monde est fier comme l'amour* ». Mon cher ami d'ailleurs faisait preuve de la même ...

... exigence à mon endroit et c'est pour une part cette exigence qui m'a peut-être conduit à voir plus large, plus grand, à accéder à une dimension dans laquelle on ne peut rien réaliser qui tienne le coup avant d'avoir compris que ce n'est pas le chemin (la voie) qui est difficile, mais que difficile est le chemin. C'était d'ailleurs une des formulations préférées du maître qui lui avait enseigné la sculpture, à Poitiers. Si j'avais idéalisé le personnage, je me serais sans doute fait plaisir, mais j'aurais trahi l'impeccabilité du temps. Sans amitié véritable, on ne découvre rien d'essentiel, mais sans rigueur non plus. Sur ce plan-là, les femmes sont en général meilleures que les hommes. Je pense que c'est parce qu'elles donnent la vie. La vie, cette force si fragile, entre en scène avec une violence qu'il nous est interdit d'oublier. Il vaut mieux mettre la violence a priori qu'a posteriori.

La violence a posteriori, c'est la guerre. Je pense que si l'on souhaite que l'humanité garde une chance de survivre au grand jeu cosmique, il faut définitivement en finir avec cela. Quant au livre, il est en effet quelquefois le moyen de poursuivre la sorte de conversation dialectique dont vous parlez.

« Double à l'intérieur du Double, voilà sans doute ce qu'est la mort, laquelle ne marque pas une fin mais le commencement d'autre chose ».

Seul problème, les morts ne répondent pas à nos questions. J'ai beaucoup réfléchi à cette chose. Après la mort de mon ami, il m'arrivait de lui parler comme s'il était là, et tout à coup, sa présence devenait presque réelle. Nous possédons cette capacité d'animer les fantômes jusqu'à l'épuisement de leur souvenir avant l'entrée définitive dans l'oubli. C'est dans la vieille association du bouddhisme et du taoïsme que j'ai trouvé la cohérence dont j'avais besoin pour achever mon travail de deuil. Double à l'intérieur du Double, voilà sans doute ce qu'est la mort, laquelle ne marque pas une fin mais le commencement d'autre chose, une chose dans laquelle l'humain peut retrouver le véritable sens de son identité cosmique.

Avant d'évoquer le cosmique, votre roman, comme certains de vos poèmes, évoque la nature comme un grand corps vivant lié à notre origine. Mais votre nature n'est ni celle des surréalistes ni celle des écologistes. Comment la définiriez-vous ?

Très exactement comme ou en tant que notre corps extérieur. L'unité n'est jamais rompue puisqu'elle est à mes yeux sans commencement ni fin. Si je me suis résolument tourné vers la pensée chinoise ancienne, ce n'est parce que c'est dans l'air du temps, mais parce qu'il existe une correspondance réelle



L'atelier de Claude Margat. En haut : Les deux amis



entre leur pensée et la mienne. Par la naissance, je suis quarteron de peau-rouge et de sang breton par ma mère. Je suis remonté dans cette mémoire de façon très expérimentale dans le courant des années soixante-dix. J'ai même manqué y perdre la raison mais j'y ai gagné de comprendre et de vérifier que tout était donné une fois pour toutes. Lorsque je réfléchis, j'essaie toujours de faire en sorte que mon questionnement soit relié au sens initial et brutal des choses, et cela pour une simple raison : j'ai le sentiment et presque même la

La marche à deux

Dédié à son ami Jean-Michel Lous-taunou, le nouveau livre de Claude Margat n'est pas un roman. Il est à la fois un livre de deuil, mais sans effusion, un livre de souvenirs, mais sans nostalgie, un geste fraternel d'un vivant vers un mort. *L'Homme qui marchait avec moi* raconte quarante ans d'une amitié peu commune. L'auteur, en rupture de ban avec la société rencontre dans sa petite ville un professeur de dessin dans le secondaire et ensemble ils vont marcher dans cet espace ouvert des marais autour de Rochefort-sur-Mer. Rituel immuable ponctué de discussions, de lectures, de réflexions philosophiques et, surtout, d'une observation contemplative de la nature. Les deux s'épaulent dans un refus de ce que la société des Trente Glo-

rieuses est en train de produire. L'auteur peint et écrit. Le professeur enseigne et guide son ami dans sa réflexion sur l'art. Ils sont hors du monde, c'est-à-dire au cœur du monde. Mais alors que le narrateur fuit tout attachement (y compris l'amour dont il n'est pas dupe), le professeur s'y laisse prendre : il enseigne plutôt que de faire ce que l'artiste en lui réclame de faire, parce qu'il a une famille à nourrir. Il plonge dans un amour illicite (avec une de ses élèves) et se consume dans la clandestinité. Mais l'essence du livre n'est pas dans le récit de cette amitié, de la chute annoncée. Tout le livre tient dans cet art de vivre (et de penser) que l'écriture érige face à ce qui nie la vie. Une attention aux paysages, aux arbres, aux traces, une quête perpétuelle

de l'harmonie, une éthique de la fraternité : le livre fait attendre ça qu'on n'entend plus guère ailleurs. Une sagesse, en quelque sorte, mais avec les poings serrés de la révolte. Et un chant à la vie, l'ancestrale vie à quoi on appartient avant, pendant et après notre existence. Pour dire cela, Claude Margat use avec humilité d'une langue qui sait d'où elle vient : « *De la vie en somme, nous ne connaissons que le fantôme, tandis que la langue toujours prompte à colmater l'inguérissable blessure du manque ferait le reste. La langue, la buée qui sert de combustible au monologue des fous.* »

Au final, ce livre-là se révèle être un viatique efficace : le monde s'ouvre en nous.

L'HOMME QUI MARCHAIT AVEC MOI
La Différence, 141 pages, 16 €

certitude que mon cerveau dans toute l'étendue de sa complexité, travaille à autre chose qu'à rationaliser mes propres expériences, qu'il est, au moment où il est actif, un simple neurone dans un cerveau immense, un cerveau à l'échelle du cosmos. Le plaisir de regarder, de contempler, de penser, est un plaisir que tout ce qui vit, qui est là présent jusque dans l'absence, partage en même temps que nous. L'installation du déplaisir et de la domination, c'est l'entrée en scène de la magie noire, laquelle n'est vraiment pas grand-chose à côté de la blanche (sans jeu de mots). J'aime le désordre contrôlé des surréalistes, mais je leur préfère de loin les complices de génie du Grand Jeu que m'a fait découvrir Bernard Noël au moment où nous sommes devenus amis. Quant aux écologistes, malgré leur bonne volonté, ils m'agacent. Comment ne pas voir en effet que si le monde se trouve dans cet état pitoyable, nous en sommes tous responsables à notre façon ? Bien sûr, les industriels font d'énormes profits et se conduisent quelquefois comme de vrais salopards, mais ne s'enrichissent-ils pas précisément en répondant ou en précédant nos besoins effrénés de consommation, en nous offrant ce que nous désirons ?

Je crois en résumé que les hommes dits « primitifs » entretenaient avec le monde et son espace, un tout autre rapport que nous. Nous n'habitons plus la même Terre en dépit que celle-ci n'ait que peu changé. Ce qui disparaît, c'est l'homme d'espace. L'homme de temps le remplace, l'homme qui garde les yeux fixés sur son écran électronique, l'homme de la combinatoire mentale et des combines qui vont avec. Relisez le tarot des bohémiens de Oswald Wirth. Il est rempli d'intuitions magistrales. La première figure du tarot est le bateleur, celui qui brouille les cartes et fait illusion. Nous sommes des morceaux vivants de ce monde. Le pourrissement commence aussitôt qu'on lui tourne le dos. Et c'est pourquoi pas un jour ne se passe sans que j'essaie d'appliquer la merveilleuse formule des lettrés chinois (laquelle d'ailleurs aurait tout aussi

bien fait le bonheur d'un peau-rouge) : « *He Tian Di* », ce qui signifie : « *Réunis en toi-même le Ciel et la Terre* » ! Ceci étant dit, il me faut ajouter en citant Daumal : « *Un couteau n'est ni vrai ni faux, mais celui l'empoigne par la lame est dans l'erreur* », que l'informatique est tout de même un prodigieux outil, un outil qui permet d'entretenir et de poursuivre dans un présent presque immédiat des relations capables de bouleverser l'organisation artificielle du monde. À nous d'apprendre à bien nous en servir...

Au début de notre entretien vous évoquiez « le fonctionnement diabolique de la machine » qui a tué votre ami. Mais vous écrivez beaucoup plus de pages sur la « syntaxe » des paysages, de la nature que sur la monstruosité de la société. Contrairement à Thoreau ne préférez-vous pas l'énergie positive de l'éloge vis-à-vis de la nature à la charge vindicative contre la société des hommes ?

Sans aucun doute possible. Même s'il m'arrive pour me défouler un peu d'écrire des livres tels que *Divin Capital* ou *Le Monte-Charge* qui a reçu un meilleur accueil en Russie qu'en France, je me sens plus humaniste que nihiliste. Je prends entièrement à mon propre compte la merveilleuse formule chinoise qui dit : « *Deviens la conscience de l'univers* ». Cette incitation me convient parce qu'elle me paraît fixer le lieu d'union adéquat entre l'infini et le fini. Je suis en toutes circonstances pour l'ouverture et le partage, qualités spécifiquement humaines. L'homme est la seule espèce capable de partager consciemment ses peines et ses bénéfices. Je pense que se trouve là le lieu de coïncidence par lequel nous pouvons approcher le Mystère avec patience et lenteur, voire l'incarner. Des hommes qui ont accompli ce prodige ont existé dans le passé mais il en existe aussi aujourd'hui qui vivent parmi nous et qui œuvrent en silence. Je ne les nommerai pas. Leur modestie en souffrirait.

Propos recueillis par Thierry Guichard